



Amandine et Jacques, maîtres en humanité.

Le père Laurent Stalla-Bourdillon nous livre un article plein d'échos des voix d'Amandine et de Jacques. Son écoute descèle derrière l'épreuve, force, lucidité et dignité. Il reconnaît en Amandine et Jacques, que l'on aurait vite fait d'appeler des « fragiles », des « assistés », de véritables maîtres en humanité, des personnes témoignant d'une profonde capacité de résistance, d'amour et de discernement. Une méditation sensible sur la dignité humaine et sur ce que notre société laisse advenir et parfois-même crée de douleurs.

Dans cet article vous découvrirez :

- Dans cet article, vous découvrirez :
- Pourquoi les récits d'Amandine et de Jacques ont conduit Laurent Stalla-Bourdillon à les considérer comme de véritables « maîtres en humanité ».
- Ce qui l'a profondément bouleversé dans ces deux parcours, au point d'interroger le fonctionnement de nos institutions et notre regard sur les plus fragiles.
- Comment la parole de ceux que l'on qualifie trop vite de « bénéficiaires » ou de « cas sociaux » devient, sous sa plume, une source de connaissance et de sagesse.
- En quoi ces rencontres ont nourri chez lui une réflexion spirituelle, sociale et profondément humaine sur la dignité, l'espérance et notre responsabilité collective.

LAURENT STALLA-BOURDILLON

Prêtre catholique
et enseignant au Collège des
Bernardins

Je me suis très vite intéressé à l'initiative des Cahiers Personne.s, aux récits de vies de nos frères et sœurs qui connaissent la précarité. C'est accueillir et découvrir de belles personnes, et recevoir comme une parabole du Royaume. Leur existence en marge des normes, blessée par les manques et les humiliations, laisse affleurer quelque chose d'invisible au regard, si souvent pressé ou seulement attiré par le superflu : là on touche à l'essentiel, à la permanence de l'espérance, à la fidélité des liens, à la ténacité de l'amour quand tout semble se perdre.

Ces vies racontées nous apprennent à voir ce que nous ne voyons plus. Elles déplacent nos critères de performances, dévoilent la force d'un sourire dans l'adversité, d'un geste de partage dans la pauvreté, d'un refus de haine au cœur de l'injustice. En les écoutant vraiment, j'ai découvert que la substance la plus vraie de notre humanité — le désir d'être reconnu, d'aimer et d'être aimé, de se relever après la chute — se révèle là où les regards ne se portent jamais.

Prendre au sérieux ces récits, c'est pour moi, prêtre catholique, consentir à être évangélisé par des maîtres de courage : laisser leur parole devenir un miroir où se réfléchit le visage discret de Dieu, et où se recompose le sens même de la dignité humaine.

Un Article
PERSONNE.S
Le média qui écoute

ISSN 3098-6540



Dans le réfectoire du restaurant solidaire, on pourrait ne voir qu'un flux anonyme de bénéficiaires. Pourtant, à mesure qu'Amandine s'assied un peu à l'écart, entourée de ses enfants-abeilles qui butinent autour des tables, se dessine le portrait d'une femme belle et volontaire. Elle n'est pas un « dossier », ni une « mère isolée » : elle est celle qui a réussi ses études internationales, obtenu une licence de management, puis un master d'économie appliquée au développement durable, portée par la perspective de la COP 21 et par le désir de « relever les défis de la transition écologique ». Elle est aussi celle qui, par amour, a choisi de rester en France, et qui, plus tard, a choisi de partir pour protéger la vie qu'elle portait lorsqu'elle était enceinte de jumeaux. La dignité d'Amandine se lit dans cette capacité à tenir ensemble lucidité et douceur. Elle ne nie pas les violences subies, ni la précarité d'aujourd'hui – l'hébergement d'urgence où « ce mardi revient inlassablement, où il faut être prêt à quitter ce logement », le CDI à temps partiel qui lui rapporte « au mieux 435 euros par mois ». Mais elle parle d'une voix calme, attentive aux questions de ses enfants qui l'interrompent pour comprendre ce qu'elle fait à parler devant un micro. Sa dignité, c'est aussi ce refus intérieur d'abandonner : elle a obtenu un récépissé, un contrat, un début de statut, et elle espère déjà pouvoir s'engager dans une formation d'infirmière. Là où beaucoup la réduiraient à sa fragilité sociale, son récit révèle une femme de responsabilité et de projet, qui situe son horizon ici, pour ses enfants, et non dans la nostalgie d'un ailleurs perdu.

Jacques, lui, apparaît d'abord dans une cour d'accueil de jour, parmi « les gens à la rue ». Mais très vite, ce jeune homme de vingt-huit ans, souriant et avenant, déchire le voile des catégories toutes faites. Il y a en lui l'enfant de La Réunion, l'un des seize frères et sœurs ballottés

de familles d'accueil en familles d'accueil pour échapper aux coups, le jeune adulte de Saint-Malo marqué par tant de remarques racistes et par une rupture familiale qui l'a laissé sans rien, et l'homme d'aujourd'hui, campé dans un projet clair : entrer dans l'armée. La formule qu'il choisit pour parler de lui-même est d'une justesse désarmante : « je suis un mec assez tourmenté ». Il ne pose pas pour le rôle du héros. Il nomme sans fard les insomnies, les cauchemars sur cauchemars, l'impossibilité de reprendre contact avec des parents dont la seule évocation le bloque.

Mais dans cette nuit intérieure se dessine un courage obstiné. Jacques a décidé de ne pas faire les mêmes erreurs que ses parents. Il regarde les trajectoires de ses frères et sœurs – « elles font des gamins, elles sont violentes, et leurs enfants seront placés » – et, sans condamner personne, il trace pour son propre fils une autre ligne : « avec mon fils c'est hors de question ». Il lutte aussi contre les coups du présent : « les gens qui se droguent, qui boivent à longueur de journée, ce n'est pas mon monde », dit-il, avec cette détermination tranquille de celui qui sait à quel abîme il échappe. Sa seule drogue, dit-il, c'est la cigarette, et derrière cette phrase qui pourrait prêter à sourire se lit la fierté discrète d'un homme qui se tient sur un fil.

Ces deux histoires m'ont touché, car elles disent quelque chose de l'expérience de l'invisibilisation et de l'injustice. Amandine, diplômée, polyglotte, se voit réduite par les procédures à la figure instable d'une « sans-papiers » ou d'une usagère de l'hébergement d'urgence, sommée de prouver qu'un temps partiel peut faire d'elle un cas acceptable pour un titre de séjour d'un an. La décision de justice qui confie la résidence principale de son fils au père pourtant jugé pour violences conjugales résonne comme une



redoutable violence supplémentaire : parce que son impécuniosité l'empêche de se défendre, parce qu'elle n'a pas accès à l'aide juridictionnelle, sa parole pèse moins. Ses larmes, quand elle évoque le fait de ne voir son premier enfant que les mercredis et les week-ends, m'ont touché à l'intime de l'âme. Elles disent le gouffre entre les principes proclamés – protection de l'enfance, lutte contre les violences conjugales – et la façon dont les dispositifs peuvent, en pratique, effacer une mère. Effrayant !

Ni Amandine ni Jacques ne se contentent de subir. Chacun, à sa manière, se tient debout comme sujet. Amandine réfléchit à ses choix – rester en France par amour, puis partir pour protéger ses jumeaux. Accepter un emploi modeste dans le service à la personne tout en visant une formation d'infirmière. Refuser de retourner en Centrafrique pour ne pas déraciner ses enfants – et porte sur les décisions administratives et judiciaires un jugement d'une grande justesse, même



Les fameuses petites "abeilles rilleuses" d'Amandine, lors de notre rencontre au restaurant solidaire de Tours

Jacques, de son côté, dit le basculement de perception qu'opère la rue : « Quand vous êtes à la rue, c'est là que vous remarquez vraiment les trucs. Vraiment le système français. Je trouve qu'il y a des trucs inadmissibles. » Loin de la plainte d'un assisté, c'est le diagnostic d'un homme qui observe lucidement la manière dont certains, souffrant de troubles psychiatriques lourds, « n'ont rien à faire ici » et se retrouvent pourtant livrés à eux-mêmes, la manière dont la drogue s'installe dans le quotidien des trottoirs. Là où un regard rapide verrait une masse indistincte de « SDF », Jacques distingue, analyse, comprend. Il est remarquable ! Sa parole est une source de connaissance du monde social que nous aurions tort de mépriser.

quand la douleur l'envahit. Jacques, lui, met des mots sur des mécanismes que beaucoup ne veulent pas voir : la reproduction des violences de génération en génération, la tentation d'anesthésie par les drogues, le cercle vicieux dont il tente de se tenir à l'écart, le rôle de la rue comme lieu d'observation critique. Loin d'être de simples « bénéficiaires » d'un dispositif caritatif, ils sont des pierres précieuses de notre société, parce que leur humanité parle, là où elle demeure muette chez tant de personnes, qui semblent n'avoir besoin de rien.

Ils savent dans leur chair, par leur propre situation, ce que notre société fait vivre aux plus fragiles.



Dans leurs récits, le travail apparaît comme un lieu décisif de dignité et d'appartenance. Pour Amandine, le travail est plus qu'un revenu, il est la condition d'un statut, la possibilité de protéger ses enfants par un projet stable : ce CDI précaire et mal payé est déjà une victoire arrachée à la marge, un premier appui pour construire l'avenir. Derrière le désir de devenir infirmière, on devine l'intuition que le soin aux autres peut transformer la violence subie en attention à la fragilité d'autrui. Pour

signifie des déménagements, des trajets compliqués, la difficulté de se repérer dans l'espace et le temps. Jacques, sans statut stable ni logement pérenne, parle depuis cette « zone où l'on voit la société sous un autre angle », où chaque décision administrative, chaque retard de versement, chaque refus devient une question de survie. L'incertitude n'abolit pas le désir, elle le rend plus coûteux, plus héroïque.

Leurs paroles m'interpellent et



Les campement de Jacques aux abords de l'accueil de jour du Secours catholique de Rennes où nous nous sommes rencontrés

Jacques, le projet de faire carrière dans l'armée n'est pas une fuite virile. Il est une façon de chercher un cadre, une reconnaissance, une unité de vie où sa combativité trouve un lieu de service et non de destruction. L'accès à un travail reconnu, dans les deux cas, représente la possibilité de sortir de la précarité matérielle et symbolique : être enfin regardé comme quelqu'un qui contribue.

J'ai été touché et heurté par cette attente et cette incertitude juridique qui marquent lourdement leurs existences. Amandine continue inlassablement de se projeter : deux ou trois ans de carte de séjour, puis une formation, puis un métier. Pour ses enfants, cette instabilité

interrogent la société. Elles révèlent la contradiction d'un système qui affirme la dignité de tous tout en laissant une mère battue perdre la garde de son enfant faute d'argent, ou un homme cabossé par l'enfance se débrouiller seul pour ne pas tomber dans la drogue au milieu de ceux qui seraient mieux « dans des établissements adaptés ».

Amandine et Jacques obligent à regarder autrement nos politiques d'hébergement, nos procédures de séjour, nos dispositifs de protection de l'enfance. Ils suggèrent des pistes : rendre effectifs et accessibles les droits (l'aide juridique, l'accompagnement social, les soins psychiques), investir dans des lieux



d'accueil où l'on ne se contente pas de distribuer des services, mais où l'on écoute, où l'on laisse les personnes raconter, penser, juger. En somme, Amandine et Jacques appellent à aimer, à comprendre, à aider.

Ma lecture spirituelle s'est imposée presque d'elle-même. Dans ce réfectoire où des enfants rient autour d'une mère en larmes, comme dans cette cour où un jeune homme lutte en souriant, quelque chose de la beauté humaine affleure, malgré tout. Amandine, avec ses abeilles rieuses qui l'encerclent au moment où elle dit « oui, c'est dur », laisse entrevoir une espérance tenace : la vie continue de se frayer un chemin, par des dessins pris en photo, par des questions d'enfants sur la jumellité, par le simple fait de rester ensemble. Jacques, en refusant de reproduire les violences reçues et en disant « non » à la drogue, porte une espérance qui le dépasse : il veut que son fils grandisse dans un autre récit que le sien. Chacun avance malgré tout vers un lendemain meilleur.

Si l'on croit, selon sa foi personnelle, que chaque être humain est précieux et aimé de Dieu, ces deux vies apparaissent comme des lieux où cet amour blessé mais obstiné cherche à se dire : dans le souci d'une mère pour l'avenir de ses enfants, dans la volonté d'un fils de ne pas laisser la malédiction familiale gagner encore du terrain.

Même sans référence explicite à la foi, leurs histoires disent que la beauté d'une personne ne se mesure ni à son statut, ni à son revenu. Elles rappellent que nous ne sommes pas en présence de « cas sociaux », mais de femmes et d'hommes qui, au cœur de la fragilité, révèlent quelque chose de notre commune humanité : notre capacité à souffrir, à résister, à aimer encore. Mettre de l'amour là où on ne l'attend plus, voilà les héros des temps incertains que nous traversons.

Ces récits me touchent et me laissent avec une question : que faisons-nous de ces personnes ? Les laissons-nous au rang de témoignages émouvants, ou acceptons-nous qu'elles deviennent pour nous des maîtres en humanité, qui nous apprennent à regarder autrement les « invisibles » de nos villes et à bâtir une société moins sourde à la voix de ceux qu'elle blesse ?

Merci aux Cahiers Personne.s pour le cadeau de ces rencontres.

Les Cahiers
PERSONNE
Le média qui écoute

Les préjugés hurlent,
écoutons plus fort

Plaçons la reconnaissance et le respect dus à chaque personne au cœur de la vie publique.

Questionnons le « système » : nos organisations sociales, politiques et économiques ainsi que nos préjugés.

www.cahiers-personnes.fr